

MARS 2025- N°1

PORTRAITS

ELLES font la GUYANE



EW'AG

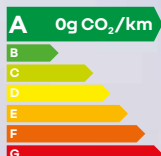
Électrique la plus confortable de sa génération
NOUVEAU
BYD SEALION 7



BYD



SEAL U DM-i
LE SUV HYBRIDE
RECHARGEABLE
jusqu'à 1080km d'autonomie



f bydguyane | @ bydguyane | www.byd.gf
Centre Commercial MONTJOLY 2

Guyane
Automobile

Pensez à covoiturer. #SeDéplacerMoinsPolluer

ÉDITO

VOIX DE FEMMES

Reffets d'une Guyane plurielle et contrastée, dense et puissante, à l'image de la nature luxuriante qu'elle abrite, les femmes que vous découvrirez dans ce premier opus de *Portraits* nous ont fait vibrer, frémir, sourire, rire, pleurer aussi... Le temps d'un rendez-vous, elles se sont livrées, certaines avec chaleur, d'autres avec plus de réserve, sur leur chemin de vie. Au fil de l'entretien, les digues ont cédé. Et les doutes, les chagrins, les colères, les victoires, les rêves se sont déversés dans le flot de nos échanges.

Guyanaises de cœur ou de naissance, elles ont en commun l'amour de leur péyi et la force de leurs convictions. Chacune dans son domaine, du social à l'industrie, de la culture à la gastronomie, des sciences à l'artisanat, de l'environnement au sport, contribue à façonner le présent et l'avenir de la Guyane. À l'instar du colibri, chacune fait sa part.

Déterminées et audacieuses, créatives et passionnées, elles montrent la voie et font entendre leurs voix. Leurs ambitions ? Faire avancer le territoire. Montrer au monde son énergie, sa résilience, ses idées novatrices, bien loin de l'image d'Épinal qui le dessert depuis trop longtemps. Offrir à sa jeunesse les moyens de croire en un avenir radieux. Mieux que quiconque, parce qu'elles y ont profondément plongé les mains, elles savent que la Guyane est un terreau fertile, porteur d'opportunités. Alors écoutons-les, admirons-les comme nous admirons la figure de proue de ce magazine, la *Fanm Djók*, œuvre de l'artiste Flore Vaillant. Avec son regard franc et déterminé, un rien séducteur, son port altier, sa coiffe joyeuse et bigarrée, elle rend hommage à toutes les femmes qui font et sont la Guyane.

Adeline Louault

EW'AG



Ewag Guyane
3 hameau des sables
97300 Cayenne

Directeur de la publication
Laurent Nesty

Rédaction en chef
Anne-Laure Labenne

Direction artistique
Gwénaél Tilly

Rédacteurs
Adeline Louault,
Laurie-Anne Antoine,
Ludovic Clérima

Photographes
Aubane Nesty, Mathieu Delmer,
Ludovic Clérima, Ronan Liétar,
Lilian Eloi, Alberto Mergui

**Journaliste
reporter d'images**
Aubane Nesty

Secrétaire de rédaction
Scripto conseil

Régie publicitaire
Aurélie Bancet,
Mathieu Delmer,
Luciano Sainte-Rose

Impression
Magazine réalisé et imprimé
aux Antilles-Guyane



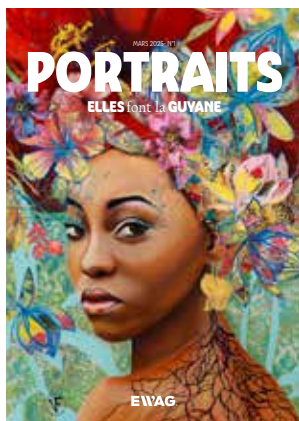
Distribution
Iguanacom

**La reproduction, même partielle,
des articles, photos et illustrations
publiés est interdite.**



SOMMAIRE





Titre : *Fanm Djók* - œuvre de Flore Vaillant
Dimensions : 50x100cm
Techniques mixtes sur toile : peinture acrylique, collages (papier, tissu)



Flore Vaillant

Née dans les Hauts-de-France, Flore Vaillant a passé son enfance et effectué ses études dans cette région. Diplômée en arts appliqués de l'ESAAT de Roubaix, puis en arts plastiques à l'Université de Lille III, elle obtient son CAPES en 2006 et commence à enseigner les arts plastiques : Métropole, Mayotte, Guyane... Les occasions de la vie la font naviguer à travers diverses contrées, jusqu'en 2013 où elle trouve dans la Guyane un port d'attache. C'est dans un collège de l'île de Cayenne qu'elle exerce en tant que professeure, quand elle ne crée pas !

Car pour Flore, vivre, c'est créer : dessin, peinture, couture, collage... Son univers est fait de mélanges et d'expérimentations. Ses premières expositions ont lieu dans des restaurants et bars lorsqu'elle est encore étudiante. Elle peint alors des corps féminins sur de grands rouleaux de papier kraft, associant collages et peintures, intègre du texte à ses œuvres. Sans épargner tissus, fils et dentelles, superposant matières et techniques.

La femme, figure centrale de son travail, devient le fil conducteur de ses recherches artistiques. Ses portraits interrogent l'identité féminine, oscillant entre combativité et séduction, fragilité et puissance. Chaque visage peint est une exploration de soi, une mosaïque de personnalités assemblées en une grande fresque. Elle aime à penser que ses toiles sont un écho à toutes les femmes et à leur diversité. Et comme si choisir était l'une de ses plus grandes difficultés, dans ses œuvres, les strates successives se superposent, laissent apparaître des fragments des couches précédentes, jouent entre transparence et opacité pour que le premier regard ne soit jamais le dernier. L'intuitif se marie avec le réfléchi, l'esthétique épouse la symbolique.

Aujourd'hui ancrée en Guyane, elle trouve dans cette terre de rencontres et de métissages une source d'inspiration essentielle. Son travail s'enrichit progressivement des éléments propres à ce territoire, l'incitant à questionner les racines et la transmission. Ses portraits tissent des liens entre cultures et époques. Assemblages, collages, superpositions témoignent alors de ces rencontres, créant des œuvres qui résonnent comme des fragments d'histoires universelles, que seules les femmes sont autorisées à symboliser.

Chaque tableau devient ainsi une pièce d'un puzzle identitaire plus vaste, où se croisent mémoire et modernité, individuel et collectif. Flore Vaillant nous invite à questionner notre place dans un monde en perpétuel mouvement, tout en célébrant la richesse des diversités humaines et des histoires partagées. Chaque femme représentée devient une passerelle entre le monde intime et l'universel, un témoignage de la beauté et de la profondeur de l'existence humaine.



**Rencontre avec
l'artiste en vidéo**





Next

LEV'ELLES

forme les femmes
pour s'affirmer
dans leurs vies
professionnelles

Dirigeantes, entrepreneuses
ou salariées, nos sélections de formations
sont conçues pour celles qui veulent passer
un cap et devenir une référence dans leurs
domaines d'activité.

www.nextlevelles.com

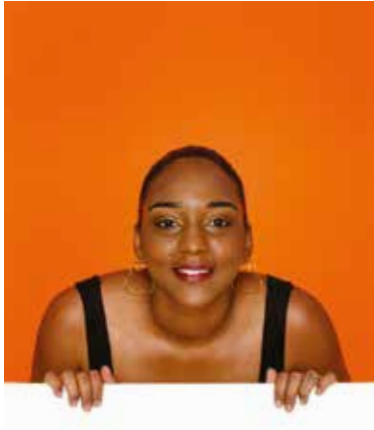


Découvrir la vidéo

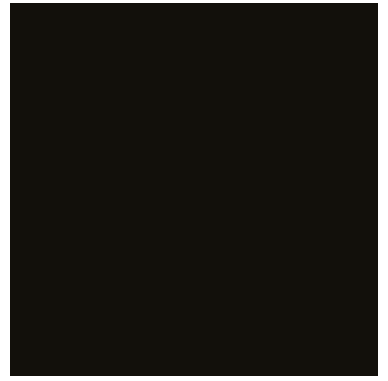
powered by



BNP PARIBAS
La banque d'un monde qui change



(De gauche à droite et de haut en bas)
Meguy Minatchy, Cocofiber
Coraline Boissard, Pics your life
Leyla Fazer, Cloud Com 97
Laëtitia Christophe, LAE
Sandra Petris, Servolant SARL
Yona Namrit, Ylotech SAS
Maida Lisette, So Elsi
Myrlise Lavaud, Caribbean Donuts
Sylvia Phibel Puissant, Caraïbes Factory
Francette Guillaume, LISA
Ludmilla Canourgues-Mangachoff,
 Class Papiers
Clessy Blanquet, Glan'Market



**Comme elles,
bénéficiez de
l'accompagnement
d'Orange pour
booster votre
entreprise**

#FemmesEntrepreneuses #WomeninTech

Priscilla & Lory Faubert

SŒURS

EN SCÈNE

Chez les Faubert, la danse est une évidence. Sur les traces de leur maman, membre d'une compagnie d'inspiration folklorique, Priscilla et Lory dirigent le centre A Bon Dance et créent des spectacles d'une rare richesse artistique. Cette année, près de 500 élèves y participent.

EN COULISSES

Au départ, il y a Yohan et Priscilla. Très jeunes, alors qu'ils vivent en région parisienne, le frère et la sœur participent à des shows et assistent à des spectacles de danse, emmenés par leur mère, Marie-Hélène. Priscilla, 3 ans et demi, apparaît dans le Club Dorothee. Quand la famille revient vivre en Guyane, les enfants poursuivent leur apprentissage en claquettes, hip-hop et modern jazz, avant d'entamer la formation pour passer professionnels. La petite sœur, Lory, les suit partout. « Je les accompagnais dans les stages, les cours, j'étais là aussi quand ils se sont produits au Festival d'Avignon en 2003. C'était logique que je danse moi aussi. » La benjamine est formée par ses aînés et Karen Lemorin, directrice de La Plantation des Arts, à Rémire-Montjoly. Interprète et chorégraphe avant tout, la fratrie a toujours eu le désir de transmettre. En 2011, ils ouvrent leur école, A Bon Dance. « J'avais envie de former les jeunes talents et je ne me voyais pas le faire ailleurs qu'en Guyane », raconte Priscilla.

à tout. » Pour leurs créations, les deux sœurs s'inspirent de l'actualité, de ce qui les entoure, de ce qui se passe dans la rue. « Nous regardons aussi des ballets, des comédies musicales, lors de nos déplacements ou sur les réseaux. Cela nous donne des idées pour la mise en scène. La technique transmise par nos mentors, Éric Harrison et Guy Faledam entre autres, et notre folie font le reste », assure Priscilla. Le binôme rêve de remonter sur scène d'ici peu, en duo, avant que la relève ne leur vole la vedette. Leur nièce de 14 ans, Mee-Naïdhy, fille de Yohan, a interprété un des rôles-titres de la comédie musicale Le Roi Lion et commence une carrière prometteuse en danse urbaine. Quant à leurs filles, Kleïscy, 9 ans, et Yüna, 5 ans, elles ont grandi sur les parquets et, de l'avis familial, sont déjà très douées. Bon sang ne saurait mentir...

EN SALLE DE DANSE

Au fil des années, la compagnie grandit, multipliant les disciplines et accueillant chaque année davantage d'élèves. En 2020, elle déménage dans des locaux modernes et spacieux. « Nous nous sommes établies sur une parcelle familiale qui nous a été offerte par nos parents. Depuis le début, ils travaillent avec nous et soutiennent notre projet. » Yohan enseigne désormais le hip-hop dans l'Hexagone mais il possède sa propre académie, avec des professeurs qu'il a lui-même recrutés, au sein du centre géré par ses sœurs. Priscilla et Lory dispensent des cours de modern jazz, contemporain, claquettes, afro jazz et girly jazz, aux enfants comme aux adultes, aux personnes en situation de handicap comme aux seniors. « Nous avons à cœur d'accueillir tout le monde. La bienveillance, la simplicité et la convivialité font partie de nos valeurs. » Priscilla forme aussi les danseurs qui visent une carrière artistique. Elle a déjà amené cinq jeunes au diplôme d'État de professeur. « Nous ouvrons prochainement une section professionnelle pour accompagner et orienter les personnes désireuses de se lancer dans les métiers de la danse. »

SOUS LES PROJECTEURS

Chaque année se clôture par un spectacle. La famille tout entière s'y attelle dès le mois de février. « Décors, lumières, costumes, thèmes, musiques, chorégraphies mais aussi accueil des élèves, des parents, organisation des répétitions... Il faut penser





Esther Pena

ENTRE SAVEURS ET LABEUR

Esther Pena gère La Villa, un restaurant créé en 1998 avec son conjoint, le chef Emmanuel Delmar. Seule en scène depuis 2016, elle travaille avec passion et rigueur pour proposer une expérience gastronomique locale et raffinée, fidèle à l'ambition du cofondateur.

Quelle que soit l'heure, quel que soit le jour, Esther est à La Villa. Discrète mais incontournable, elle veille à tout, accueille les hôtes, assure le service, encadre avec bienveillance et fermeté ses employés, remplace un absent en cuisine ou à la plonge. Quand le restaurant est fermé, elle fait les courses,

rencontre fournisseurs et producteurs triés sur le volet, gère la comptabilité. Elle ne s'arrête jamais. Ou presque. « Quand mon mari est brutalement décédé en 2016, j'ai baissé le rideau dix jours. Avec deux enfants de 10 et 14 ans, un crédit à rembourser, une maison en cours de construction, je n'avais pas le droit de m'effondrer. »

Le couple s'est rencontré en Haute-Savoie, lui en cuisine, elle en salle. Aventureux, ils partent travailler à Londres, s'installent un temps en Martinique puis débarquent en Guyane, à Kourou puis à Rémire-Montjoly où ils ouvrent enfin leur propre restaurant, La Villa. « Emmanuel était toujours l'initiateur du mouvement, je suivais. On se complétait parfaitement. » Malgré des difficultés d'approvisionnement, ils s'évertuent dès le départ à proposer une carte de saison, 100 % fait maison, qui valorise les produits des agriculteurs et éleveurs guyanais. Une exigence qui leur réussit. En 2010, La Villa est le

premier restaurant guyanais labellisé « Maître restaurateur ».

MAINTENIR LA QUALITÉ

Lorsque le drame survient, en 2016, Esther se jette dans le travail, soutenue par une équipe fidèle et ses proches. « Je me suis dévouée au maintien de la maison. C'est dans ma nature de foncer. » Au décès d'Emmanuel succède celui d'un autre membre de sa famille, puis survient la crise sociale de 2017. Tenace, elle tient et recrute un nouveau chef, Romain Gosselin. « Mon mari avait une vision traditionnelle de la cuisine mais il avait à cœur de laisser les jeunes s'exprimer, cela donnait un nouvel élan à sa créativité. Avec Romain, qui est aussi très exigeant, on est dans cette continuité. »

Quand on l'interroge sur ce qui la pousse à se lever chaque matin, Esther ne sait que répondre. Avec humilité, elle explique qu'elle ne fait que son travail mais qu'elle le fait avec passion et conviction. « Maintenir la qualité est un combat quotidien. Tous les jours, on fait de notre mieux pour que nos clients soient satisfaits, pour que le personnel travaille dans de bonnes conditions. » Ces efforts viennent d'ailleurs d'être récompensés par l'obtention du 1er Prix dans la catégorie « Cuisine française » au Sésame de la Gastronomie Antilles-Guyane. Une distinction que la restauratrice accueille avec un sourire ému. « J'aurais tellement aimé qu'Emmanuel soit là pour en profiter... »

À la fin de notre entretien, elle confie qu'elle est peu à l'aise avec l'idée d'être sous les projecteurs. « J'ai hésité avant de faire cette interview. Mais je me suis ravisée car il faut montrer aux jeunes, et aux femmes surtout, qu'avec du travail et quelques sacrifices, on peut se lancer, on peut réussir. » ■



Corinne Toka-Devilliers

AU NOM DES SIENS

« Je défends mon histoire,
notre histoire. Si vous n'avez pas
de racines, vous n'avez pas de base.
Tôt ou tard, on recherche ses racines
pour se retrouver soi-même. »



Rencontre en vidéo

Karyna Aly

MÉTISSAGE

AU FÉMININ

Avec Studio Wëlii, Karyna Aly donne vie dans ses bijoux au multiculturalisme de la Guyane tout en plaçant les femmes au cœur de son entreprise.

Lorsqu'elle s'installe dans ce café parisien, emmitouflée dans son pull blanc, on ne peut que tout de suite remarquer à l'oreille de Karyna Aly un bijou bien singulier. Une boucle unique, en forme de demi-papillon, composée de perles de rocaïlles qui imitent à la perfection l'or 24 carats sur le contour, et restent blanches au centre. « C'est une de mes créations », confie-t-elle. Depuis 2023, la jeune femme est à la tête de sa propre marque de bijoux, Studio Wëlii. Sa particularité ? Retranscrire le métissage culturel de sa terre natale, la Guyane, en mêlant l'art de la perle amérindienne et l'or des créoles. Un métissage qui n'est pas sans lien avec son histoire personnelle. L'un de ses grands-pères est Amérindien de la communauté Teko, quand ses grands-mères sont d'origine créole.

« UN MÉTISSAGE DANS LE MÉTISSAGE »

La bijouterie n'est pourtant pas son premier amour. Dès l'obtention de son bac, elle part faire ses armes dans le prêt-à-porter en poursuivant des études de mode à Paris. Elle travaille un temps dans la maison Balmain, chez Zadig et Voltaire, mais l'envie d'entreprendre la gagne assez vite : « Ça a toujours été mon rêve de lancer une marque et de rassembler des personnes autour de ma vision. » Après avoir observé le travail minutieux des artisans autochtones, la créatrice a alors l'idée de s'appuyer sur ses racines créoles et amérindiennes. Karyna dessine encore et encore. Multiplie les allers-retours entre l'Hexagone et la Guyane. Et constitue, en 2023, la petite équipe qui lui permet de sortir ses premières pièces.

Pour réaliser ses créations, elle travaille avec cinq artisans. Toutes des femmes. Toutes situées en Guyane, de Maripasoula à Matoury en passant

par Kourou. Toutes issues de différents peuples amérindiens afin d'enrichir les collections. « C'est un métissage dans le métissage », souligne la créatrice de 31 ans. La fabrication à la main ainsi que le stockage se font sur le territoire guyanais. « C'est important que tout soit fait sur place. Le but de cette entreprise est aussi de mettre en valeur l'artisanat autochtone. »

S'OUVRIRE À D'AUTRES CULTURES

Car au-delà de la dimension artistique et mercantile, Studio Wëlii veut être une entreprise où les artisans ont aussi leur mot à dire : « J'apprends beaucoup à leur contact. Elles possèdent un excellent niveau d'ingénierie et peuvent, à partir d'un de mes dessins, calculer de tête le nombre de perles nécessaires ou les modifications à inclure pour que le bijou soit confortable à porter sans utiliser de logiciel. Elles ne travaillent pas pour moi. Nous travaillons ensemble. » La juste rémunération des travailleuses est aussi au cœur de sa démarche. « Ce sont elles qui me disent à combien elles estiment leur travail. À partir de cette base, je revois leur salaire à la hausse si le boulot fourni est plus important et inversement », ajoute la native de Cayenne.

Une entreprise sociale et 100 % féminine. Wëlii veut d'ailleurs dire femme en Wayana, un des six peuples amérindiens vivant en Guyane. « J'ai été élevée par des femmes et tout ce que je sais, je le tiens d'elles. Je travaille avec ma sœur, qui s'occupe du marketing, et ma mère qui se charge du contrôle qualité sur le terrain. » Si pour l'instant ses créations sont principalement achetées par des Ultramarins et des Hexagonaux, la jeune femme rêve déjà de les vendre à l'international. Elle ambitionne également d'étendre le métissage aux autres communautés qui composent la Guyane. « Je compte ajouter à mes pièces futures des éléments de la culture artisanale Bushinenge ou encore Hmong. Je me rends prochainement en pays Boni pour voir, analyser et discuter avec les artisans locaux. Je ne veux surtout pas dénaturer leur art. » ■

Ludovic Clerima



ELLES FONT BOUGER LES LIGNES

Elles sont EDF Guyane de
Demain. Leur point commun ?
L'envie de transmettre leur
savoir-faire et savoir être, le goût
du défi, la soif d'apprendre, un
engagement quotidien au service
du territoire.



© Mathieu Delmer

De gauche à droite : Christine GIRARD, Katia NEMOR, Clara GARROUCH, Guilène MATOURA

Transmission

Derrière une voix enjouée d'où émane une grande humanité, c'est une volonté forte qui se dessine, qui a réussi à relever les épreuves de la vie. Enseignante, responsable du pôle social à l'ASSEDIC de Guyane, coordinatrice pédagogique à l'AFPA, directrice d'un centre d'éducation spécialisé pour les enfants et adultes malentendants, chez EDF depuis 20 ans, où elle a exercé différentes fonctions RH, que faire de cette immense expérience professionnelle, la mettre au placard ? Certainement pas. « Ce qui m'anime aujourd'hui c'est de passer le flambeau pour pouvoir partir sereinement à la retraite, transmettre de belles énergies, véhiculer les valeurs du travail, exhorter mes collègues à toujours aller plus loin. » Aujourd'hui, cheffe de projet transformation managériale, **Guilène Matoura** accompagne les jeunes managers dans leurs postures et pratiques, leur fournit les outils nécessaires pour devenir les managers de demain, inclusifs, bienveillants, empathiques, performants... Sa devise : Voir la vie en rose ! « J'ai pris la décision d'être optimiste, de croquer la vie à pleines dents, d'être en paix avec moi-même ! »

Détermination

« Mon père est retraité de la centrale thermique, il a toujours fait de la mécanique. Depuis toute petite, j'ai eu envie de faire comme lui. Au grand désespoir de mes parents qui voulaient que je fasse de la comptabilité. Après ma 3^e, j'ai même modifié mon orientation. » Son BEP Maintenance des Systèmes Mécaniques Automatisés en poche, **Katia Nemor** intègre EDF en 1997, comme première mécanicienne-maintenance au sein de la centrale thermique. Après cinq années en France Hexagonale chez Enedis, comme technicienne d'intervention clientèle puis technico-commerciale, retour dans son entreprise de cœur en 2006. « Depuis 2021, je suis cheffe de quart à la centrale thermique. Un de mes objectifs est de faire évoluer les mentalités au sein du service exploitation où il n'y a que des hommes. J'aime le côté humain de ce poste, qui nécessite de toujours se remettre en question ». Son avenir ? Elle le voit très prometteur. « La future centrale du Larivot fonctionnera aux biocarburants. Un nouveau défi mais aussi une grande fierté de participer à produire de l'électricité décarbonée pour une Guyane propre. »

Madame 100 000 volts !

Une des premières femmes embauchées en 1997 chez EDF Guyane, comme agent petite intervention releveur à la distribution, **Clara Garrouch** évolue rapidement sur un poste de technicienne assurant la maintenance des installations électriques HTB à l'équipe MSPL (maintenance poste et ligne). Avidement de connaissances, elle travaille pour RTE (réseau de transport électrique) dans l'hexagone sur un poste d'agent technique d'exploitation et entretien. « C'est là que j'ai découvert la haute tension jusqu'à 400 Kv. » En 2017, retour au pays, après quelques années passées en Côte d'Ivoire où elle obtient une licence en droit et management et travaille auprès de la Compagnie Ivoirienne d'Électricité. Sa mission actuelle ? Référente concentrateur, elle œuvre au déploiement des compteurs « dits intelligents » sur tout le territoire. Adjointe au groupe patrimoine, avec son équipe, elle œuvre à l'amélioration de la qualité de fourniture de l'énergie en réalisant le contrôle et l'entretien des ouvrages et postes de distribution. Une fonction qui nécessite d'avoir une bonne condition physique. « En parallèle, je suis coach sportive. » Son message aux femmes : « Je ne perds jamais, soit je gagne, soit j'apprends ! » (Nelson Mandela).

Passion et engagement

Toujours guidée par la passion, **Christine Girard** est une femme forte, déterminée, aventurière, perspicace, qui réussit à relever des défis, à s'affirmer dans un environnement majoritairement masculin. C'est un peu Lara Croft dans Tomb Raider : « Chez EDF Guyane depuis 1999, j'ai occupé différents postes à responsabilités. En tant que femme, le quotidien n'est pas toujours simple. Il faut en permanence faire ses preuves, être au rendez-vous, ce qui nécessite une très bonne expertise des sujets mais aussi une bonne condition physique car je suis souvent sur le terrain. » Adjointe au chef de service système électrique, elle veille à la sécurité et à la performance des réseaux électriques des sites industriels et tertiaires, assure leur mise en conformité, gère les contrats de rachat d'énergie. « J'accompagne également mon chef de service dans ses missions de management et d'élaboration de stratégies. » Au plus près de l'innovation, elle se réjouit de participer à la transition énergétique au cœur de l'avenir durable du territoire.

Malika Leneuve-Dorilas

EN QUÊTE DE SAVOIR

Sage-femme échographiste, qualifiée au corps de maître de conférences en maïeutique et chercheuse, Malika Leneuve-Dorilas travaille notamment sur les problématiques de prématurité et de pré-éclampsie dont les taux, en Guyane, sont les plus élevés de France.

Fascinée par les femmes enceintes depuis l'enfance, Malika Leneuve-Dorilas n'a de cesse de vouloir percer les mystères de la grossesse et de la périnatalité. Pour étancher sa soif de savoir, elle a multiplié les compétences, alternant périodes de travail à l'hôpital de Cayenne, stages et études dans l'Hexagone. Difficile de rencontrer une personnalité plus tenace. « Quand j'ai passé le concours de l'école de sages-femmes, on m'a dit que c'était trop dur pour les Guyanaises. Loin de me déstabiliser, ces remarques n'ont fait que me stimuler. »

Après avoir travaillé en salle de naissances puis encadré des équipes soignantes, elle partage aujourd'hui son activité entre les consultations d'échographies, les cours qu'elle dispense à l'Institut de Formation en Soins Infirmiers et à l'école de sages-femmes des Antilles-Guyane, les thèses qu'elle dirige et la recherche. « Le goût du pourquoi ne me quitte jamais. Lors de mon doctorat, j'ai étudié les facteurs de risque de la naissance prématurée en Guyane. Je voulais comprendre pourquoi notre région enregistre le plus fort taux de prématurité du territoire national. » Son travail a ainsi mis en évidence des facteurs communs avec l'Hexagone (âges extrêmes, moins de 16 ans et plus de 40 ans, infections vaginales...) et d'autres plus spécifiques au territoire, comme l'isolement de certaines communes et le lieu de naissance des femmes enceintes. « La prématurité est plus élevée dans

l'Ouest guyanais mais les analyses statistiques ont révélé que ce n'était pas lié à un surcroît de grossesses précoces ou aux origines ethniques. »

UNE ÉTUDE POUR AVANCER

Ces observations ont poussé Malika et ses pairs à s'intéresser à la pré-éclampsie, une maladie hypertensive propre à la grossesse qui multiplie par sept le risque de prématurité et peut provoquer le décès de la mère et/ou du fœtus. « La Guyane détient le record national de cette pathologie. Or, en confrontant les cartes géographiques de la prématurité et de la pré-éclampsie, on découvre qu'elles corroborent. Il y a donc un lien qu'il va falloir éclaircir. » Pour la docteure en Sciences, Technologies et Santé Publique, l'hypothèse à creuser est celle de l'intoxication au plomb, facteur connu pour favoriser l'hypertension et la pré-éclampsie. « Dans certaines ethnies, on sait que les pratiques agricoles et l'alimentation sont différentes. Peut-être que les habitants de l'Ouest seraient davantage exposés au plomb ? »

Les travaux de recherche vont s'intensifier dès 2025 puisque le CHU de Guyane vient d'obtenir un financement de l'ARS pour réaliser une étude sur la pré-éclampsie. Elle implique une importante collaboration entre tous les établissements de santé guyanais dotés d'unités médicales de gynécologie-obstétrique. « L'étude devrait également déterminer les critères biologiques qui permettront aux professionnels de savoir à quel moment de la grossesse réaliser l'extraction du fœtus et ainsi minimiser les risques pour la mère et l'enfant. » Les chiffres révèlent qu'en Guyane, la prématurité est spontanée dans 50 % des cas, donc difficile à prévoir, et induite dans les autres cas, c'est-à-dire procédant d'une décision médicale. « C'est beaucoup de bébés qu'on peut sauver de la prématurité ! Il est temps de travailler en profondeur sur le sujet. » ■

Adeline Louault





Chloé Desnel

CRÉATIVITÉ

SANS LIMITES

C'est une créatrice de concepts qui ne manque jamais (ou presque) d'inspiration. Pourtant, il reste encore tant à savoir sur Chloé Desnel.

DU SEL ET DU POIVRE, S'IL VOUS PLAÎT

À seulement 27 ans, Chloé Desnel est un savant mélange de contrastes. Fille d'un père blanc et d'une mère noire, elle incarne la richesse de la diversité, où culture et créativité s'entrelacent sans jamais se confondre. Dès l'enfance, son caractère se dessine : élève brillante mais aussi grande perturbatrice, elle jongle déjà avec des contraires qui, loin de s'opposer, la complètent. « J'ai toujours été un peu de tout à la fois. Et c'est ça qui me rend entière. » Ce bout d'elle, on peut aisément le retrouver dans son travail, notamment avec *Salt & Pepper*, sa dernière émission. Elle y réunit des personnalités guyanaises aux univers différents et, qui à l'image du sel et du poivre, finissent par créer une harmonie douce, naturelle et pleine de sens.

DOUTER ET REBONDIR

Parce que oui, même avec toute l'énergie du monde, il lui arrive de traverser des moments de doute. Mais les fuir ? Très peu pour elle. Avec la détermination d'une capricorne, son signe astrologique, Chloé les affronte. Elle en sort bien plus inspirée, une fois qu'elle s'est laissée porter par une partie de Zelda, une bonne dose de konpa et une session de fréquences relaxantes. « Ce n'est pas toujours facile à encaisser, mais ces phases-là font partie du processus », confie-t-elle. « Parfois, il suffit de marcher, respirer, bouger un peu et hop, tout repart. » Grande inventive, elle a son arme secrète. Vous rappelez-vous son amour pour les gens ? Il vit au travers de personnalités publiques telles que Christiane Taubira, de figures maternelles comme sa mamie, ou de vagues inconnus, comme cet homme de 101 ans croisé à Mana. Chacun a ses expériences, ses victoires et ses défaites, mais ils portent tous en eux une vérité, qui aujourd'hui est aussi la sienne. « Une vie, ça se construit et elle ne s'arrête que lorsqu'on le décide. »

CRÉER, C'EST VIVRE

Quand Chloé parle, elle captive. Créative insatiable, elle se nourrit de tout ce qui croise son chemin : un podcast, une émission, un projet vidéo. Peu importe le format, elle y plonge corps et âme, toujours avec l'objectif d'aller au-delà des cadres traditionnels. Mais derrière cette assurance et cet humour qui est résolument le sien, se cache une femme qui a vécu plusieurs vies. De l'immobilier à la production télé, chaque expérience l'a menée à ce moment précis : celui où elle assemble un puzzle géant qui reflète à la fois sa quête d'expression et celle des autres. « J'aime les gens. Je m'intéresse sincèrement à eux, je veux comprendre ce qui les anime, ce qui les rend uniques. Et j'espère que dans plusieurs années, tout ce travail leur aura donné du bonheur. »

LE CLAP DE FIN

« Pourvu que ça ne s'arrête jamais. » C'est sûrement ce que dit en boucle le génie créatif logé dans l'esprit de la Guyanaise. Sans doute est-il celui-là même qui a insufflé la vie à son tout dernier bébé ? Avec son conjoint, Chloé crée sa boîte de production : 1 million d'idées. Partie de sa plus grande philosophie, « Tant que tu ne fais pas, tu ne sauras pas », elle met tout en œuvre pour atteindre cette version d'elle-même capable d'inspirer, de bousculer les codes et de transformer les tendances. ■

Laurie-Anne Antoine

Katia Benth

RÉSILIENCE À GRANDES FOULÉES

Le 18 septembre 2019, la championne d'Europe 1998 du relais 4x100 est amputée en urgence de la jambe gauche. Touchée par une maladie circulaire auto-immune, l'athlète s'effondre avant de renaître, portée par un mental d'acier et le soutien de ses proches.

Les épreuves, Katia Benth connaît. Depuis toujours, elle se bat. Adolescente, pour pouvoir s'entraîner en Guyane auprès de son mentor Gaëtan Tariaffe, alors que tous les sportifs de haut niveau — Florent Malouda, Lucie Décosse ou Malia Metella — quittent famille et terre natale à l'appel de l'INSEP. Jeune adulte, pour concilier études et compétition, puis emploi et compétition. « Je faisais mon métier d'institutrice le matin et je m'entraînais l'après-midi. Comme je n'étais pas en Métropole, il fallait que je prouve, plus que les autres, que j'étais capable. » Championne d'Europe du 4x100 en 1998, vice-championne du monde dans la même discipline en 1999, la Guyanaise n'est pourtant pas retenue pour les JO de Sydney, en 2000. Le rêve se brise. « On m'a éjectée. Je n'ai pas compris pourquoi. Ça a été ma plus grande déception. » Elle raccroche définitivement quelques années après, préférant se consacrer à l'enseignement et à son nouveau rôle de maman.

Mais alors qu'elle avait juré de ne plus remettre les pieds sur une piste d'athlétisme, la passion la rattrape. Elle devient entraîneur bénévole à Kourou puis conseillère technique et sportive à la Fédération d'athlétisme en 2010. En repérant la jeune Gémima Joseph, Katia se lance un nouveau challenge, celui d'amener l'adolescente au plus haut niveau. Mais, après les championnats d'Europe juniors en 2019, où

sa jeune protégée se classe 2e sur 200 m, elle se plaint de douleurs dans le pied gauche. On lui diagnostique une maladie circulaire qui nécessite une évacuation sanitaire à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, à Paris.

COUP DE MASSUE

À son arrivée, elle apprend qu'elle va être amputée. « J'ai reçu un coup de massue. Mes jambes, c'est ma vie ! J'ai dû appeler en Guyane pour prévenir ma famille... Ma mère s'est évanouie, tout le monde pleurait, je n'oublierai jamais. » À l'issue de l'opération, sa chambre ne désemplit pas. Les membres de sa famille la rejoignent grâce à une cagnotte en ligne lancée par ses amis du monde sportif ; des personnalités publiques mais aussi ses anciennes coéquipières Christine Arron, Muriel Hurtis, Maguy Nestoret, Frédérique Bangué ou Marie-José Percé viennent à son chevet. « Je ne m'attendais pas à un tel élan de solidarité, cela m'a donné une force incroyable. » Commence alors un nouveau défi : la lutte pour la guérison morale et physique, et celle pour marcher à nouveau. Avec un mental de gagnante, elle se relève en six mois, boostée par le soutien de sa famille et l'amour de ses filles. Aujourd'hui, Katia peut à nouveau courir, grâce à une prothèse spéciale, mais aussi faire du vélo, aller à la crique, se baigner, marcher sur une seule jambe. Le traitement contre la maladie, une hygiène de vie contrôlée et une volonté de fer lui permettent de mener une existence normale. « Rien ne doit être impossible, je trouve toujours une solution pour faire comme tout le monde. » Avec Gaëtan Tariaffe, elle entraîne Gémima Joseph mais aussi sa fille Jessika Ringuet, nouvel espoir du sprint guyanais. « En juin dernier, j'ai porté la flamme olympique avant d'allumer celle de Jessika. C'était un passage de relais hautement symbolique ! » Los Angeles 2028 en ligne de mire, un nouveau combat commence pour Katia et ses protégées. ■



UNE FEMME À MULTIPLES FACETTES

Mariana Royer a fondé en 2019 Bio Stratège Guyane, le premier laboratoire industriel dédié à la valorisation et à l'innovation végétale en Amazonie française. Passionnée par la nature et son pouvoir, la chimiste se réalise également dans un tout autre univers, celui de la musique.

SCIENTIFIQUE

Alors qu'elle visait des études courtes en chimie industrielle, Mariana Royer a finalement suivi un parcours académique hors normes la menant de l'université Paul-Sabatier de Toulouse à celle de l'Illinois à Chicago. Puis, de la Guyane, où elle effectue, au CNRS, une thèse sur les propriétés des bois amazoniens, jusqu'au Québec qui l'accueille en post-doctorat. C'est là-bas qu'elle crée sa première entreprise, un laboratoire qui valorise les déchets de scieries pour en tirer des principes actifs destinés à l'industrie cosmétique. « J'ai découvert que les végétaux étaient bourrés de molécules actives capables de soigner et même guérir. Ça a été une révélation ! L'entreprenariat est un moyen de conscientiser cela, de faire comprendre que si on coupe une plante, on se doit de maximiser son utilisation positive. C'est devenu la mission de ma vie. »

MUSICIENNE

Pendant ses 10 ans au Canada, Mariana compose et chante. Connue du public sous le nom de Dah Yana — sa ligne cosmétique guyanaise porte le même nom, en clin d'œil —, elle se produit sur scène, sort des singles et participe à de nombreux festivals d'été. « Dah Yana est mon alter ego ! Le pouvoir de la musique est unique, elle rassemble. Mes fans canadiens ne connaissaient pas mon vrai nom et ignoraient tout de mon métier ! » Mariana se sent aussi bien artiste que scientifique. Elle continue aujourd'hui sa carrière en Guyane au sein du groupe Conektik, créé avec son conjoint. « Tous les vendredis soir, je travaille dans le studio que nous avons aménagé chez nous. » La musique est pour elle une question d'équilibre, de survie même. Surtout après l'année difficile qu'elle vient de traverser avec Bio Stratège.



© Mathieu Delmer

COMBATTANTE

Depuis cinq ans, l'entreprise bâtit un modèle unique en Guyane, transformant la biodiversité amazonienne en opportunité économique et scientifique. Mais, alors qu'elle s'apprêtait à franchir un cap décisif vers l'industrialisation, des vents contraires ont soufflé : retards de financement, crise conjoncturelle, manque de réactivité institutionnelle. « Il a fallu se battre pour tenir la barre. Nous avons prouvé que l'on pouvait innover, créer de la valeur et avancer, quelles que soient les embûches. » Avec ingéniosité et persévérance, Mariana a fédéré, mobilisé des ressources, et maintenu le cap. « On croit souvent qu'être une "pépite" suffit à ouvrir toutes les portes. Mais chaque victoire se gagne avec du travail et de la stratégie. Avec mon équipe, nous avons transformé l'épreuve en un nouveau départ. Ce que nous avons construit ici, en Guyane, peut rayonner bien au-delà. » Aujourd'hui, Bio Stratège avance avec une vision claire : devenir un acteur clé du sourcing amazonien, en mettant l'innovation et la durabilité au cœur de son développement.



CAYENNE - 7 Rue capitaine Bernard. 05.94.24.75.19
MATOURY - Centre commercial Family Plaza. 05.94.21.95.01

 lunabijoux_officiel

 LUNA
BIJOUX

bonfilon

by EWAG

Vous recherchez un **talent** ?



Vous recherchez un **emploi** ?

Trouvez celui ou celle qui partage vos valeurs sur **bonfilon.info**

Inscrivez-vous

ANTILLES-GUYANE
contact@bonfilon.info



YVES ROCHER FRANCE

Le pouvoir de la cosmétique végétale

+55
%

COLLAGÈNE⁽¹⁾

-32
%

DE RIDES
PROFONDES⁽²⁾

NOUVEAU

3 BREVETS⁽³⁾
12 ANNÉES DE RECHERCHE



ACTIF VÉGÉTAL

**FICOÏDE
GLACIALE BIO**

+ Acide hyaluronique
+ Collagène végétal

98% D'INGRÉDIENTS
D'ORIGINE NATURELLE

Le pouvoir anti-rides de la Ficoïde Glaciale.

⁽¹⁾ Test in vitro sur Ficoïde Glaciale.

⁽²⁾ En 4 semaines. Scoring clinique sur 15 cas, application bi-quotidienne.

⁽³⁾ Brevetés en France.

⁽⁴⁾ Source : Kantar Worldpanel. Marque Yves Rocher. Total femmes acheteuses.
Total année 2023 (données arrêtées au 24/12/2023). N°1 en valeur.



YVES ROCHER N°1 DU SOIN VISAGE EN FRANCE⁽⁴⁾



Marie-George Thébia

DE L'HISTOIRE AUX HISTOIRES

Enseignante, Marie-George Thébia est devenue romancière pour transmettre l'histoire de la Guyane au plus grand nombre. Aujourd'hui, l'écriture participe à son « bien-être mental et physique » et lui permet, avec son dernier livre, de pointer les souffrances de son territoire.

Martiniquaise par sa mère et Guyanaise par son père, Marie-George Thébia revient vivre en Amazonie française à l'adolescence, après avoir passé son enfance dans l'Hexagone. « Considérées comme des "Néropolitaines" par nos camarades, ma sœur et moi avons eu du mal à être acceptées, d'autant que nous ne parlions pas créole. Pour mes parents, la réussite scolaire passait par la maîtrise du français. » La stigmatisation dont elle fait l'objet motive la future enseignante à se plonger dans la culture et la langue de son péyi. Devenue historienne, elle rédige des nouvelles et des articles de presse pour partager son savoir. « Il y avait un manque à combler dans la littérature historique guyanaise. Beaucoup de gens ignoraient des pans entiers de notre passé. »

DU ROMAN JEUNESSE AU ROMAN NOIR

En 2018, l'éditeur Plume verte la sollicite pour écrire des livres jeunesse alliant faits historiques et fiction. « L'objectif était de proposer quelque chose de sourcé et sérieux, associé à un dossier pédagogique. Pour moi qui ne savais pas comment aborder l'esclavage avec mes élèves, c'était le projet idéal, d'autant qu'il me permettait de conjuguer mes deux passions, l'écriture et l'histoire. » Les romans *Mon nom est Copéna*, *Ayana chasseuse de fourmis* et *Saül* sont aujourd'hui étudiés dans de nombreux établissements scolaires du territoire. « Se

retrouver entre Michel Tournier et Homère est une immense fierté ! »

Avec *Âmes Tembé*, Marie-George Thébia s'attelle à un genre nouveau, le roman noir, et délaisse le passé pour parler d'actualité. « J'ai ressenti le besoin de sortir de ma zone de confort, d'exprimer ce qui me heurtait. » Marquée par un séjour à Maripasoula, en 2011, où elle a découvert, hébétée, une société en perdition, elle décide d'y planter le décor de son livre. « La plupart d'entre nous ne savent pas ce qu'est la vie là-bas. Le système scolaire est inadapté, les jeunes sont déçus, les gens ne chassent plus, pêchent de moins en moins à cause du mercure, les pannes d'électricité sont récurrentes... Profondément isolé, le lieu est propice à toutes les indignités. » Orpaillage illégal, prostitution, pédophilie, trafic de drogue, corruption, influence néfaste des évangélistes... Sur fond d'intrigue policière, le roman trace un portrait sombre et violent de la plus grande commune de France. Chacun, quelle que soit son origine, en prend pour son grade. « Et encore, j'ai édulcoré ! Il y a des choses dont je n'ai pas voulu parler, comme l'inceste. J'ai eu peur de me faire allumer. Tout est permis quand ce sont des Métros qui le disent, mais quand ce sont des Guyanais, ça passe moins bien, j'en ai déjà fait les frais. » Le roman a nécessité près de dix ans de travail et de documentation. L'auteure s'est fondée sur des reportages, des documents et des témoignages directs de personnes vivant sur place. Certains personnages, comme Monsieur Magnum, le caïd du récit, sont inspirés d'êtres réels. « Même si cela reste une fiction, je tenais à m'appuyer sur des sources sûres ».

Avec ce roman coup de poing, l'écrivaine espère faire passer des messages pour, qu'enfin, les choses évoluent.

(1) Tembé : art décoratif créé par les esclaves révoltés (les Noirs marrons), le Tembé est composé de motifs géométriques qui se croisent et s'entrelacent.

Lesley Porte

BIEN PLUS QU'UNE ÉCOUTE

Depuis vingt-deux ans, Lesley Porte incarne le visage de l'Arbre Fromager. Jamais sans son rouge à lèvres, ses boucles d'oreilles et son accent britannique !

On connaît tous la présidente de l'Arbre Fromager, mais qui est Lesley Porte ?

Je suis une travailleuse sociale, ou du moins, je l'ai été pendant 45 ans. Je viens d'Angleterre, où j'ai été diplômée, avant de passer dix ans à Paris puis deux ans à Lyon. Il y a 33 ans de cela, j'ai fait de la Guyane mon nouveau chez moi, accompagnée de mon conjoint et enceinte de mon second enfant. Ce que j'aime particulièrement ici, c'est marcher en forêt, à la plage, voir le carnaval, aller au cinéma l'Eldorado, ou encore, présider l'association Kwata, pour la préservation des tortues. Et quand mes racines anglaises me manquent, je prends un avion pour rejoindre ma première maison.

De travailleuse sociale à présidente, comment avez-vous fait ?

Tout a commencé au FORKA, où j'ai rencontré beaucoup de femmes en détresse, souvent mal accompagnées, notamment lorsqu'elles ne parlaient pas français ou n'étaient pas régularisées. Je voulais créer un lieu où elles se sentiraient en sécurité, informées et aidées, peu importe leur situation. Une grande amie du CFAES et le psychologue Christian Kong m'ont soutenue dans ce projet. À l'époque, je n'y connaissais rien en gestion d'association, mais j'avais une grande ambition... C'est de là qu'est né l'Arbre Fromager.

Pendant 45 ans dans ce métier, où avez-vous trouvé la force de continuer ?

(Rires) Peut-être dans mes boucles d'oreilles et mon rouge à lèvres ! Plus sérieusement, il est possible d'écouter tout en se protégeant, mais il

faut être formé pour cela. Réaliser qu'il ne s'agit ni de notre vie, ni de nos décisions. Beaucoup de situations m'ont touchée et fort heureusement ! Car si ce n'était pas le cas, ce serait le signe qu'il est temps d'arrêter. Mais bien qu'humaine, je n'oublie jamais ce que ces personnes attendent de moi. C'est ce qui, d'ailleurs, m'aide à rester professionnelle.

Dans une autre vie, qu'auriez-vous fait ?

C'est difficile à dire, car j'aime vivre dans le moment présent... Mais j'aurais peut-être voyagé davantage ou acheté une maison en Angleterre. En revanche, ce qui est sûr : je serais restée dans le travail social. J'aurais sans doute mené des missions semblables à celles que j'accomplis depuis ma retraite. Comme donner des cours à l'IRDTS aux travailleurs sociaux de demain, assurer l'accueil d'urgence à l'Arbre Fromager... Ou encore, mettre en place des programmes de sensibilisation contre les violences conjugales, avec Yannick Théolade, au centre pénitentiaire.

Avec une vie aussi bien remplie, avez-vous des passions ?

La musique en est une de longue date ! Mon premier concert était celui de Led Zeppelin, offert par un garçon avec qui j'avais un "date". Et depuis, j'ai conservé cette fibre très rock avec les Rolling Stones mais aussi beaucoup de jazz et de folk. Joni Mitchell, ma chanteuse préférée, a une voix proche de l'opéra qui m'émeut à chaque fois. Au-delà de ça, je lis aussi beaucoup. Et depuis ma retraite, j'ai réalisé un rêve d'enfance : apprendre à jouer du piano. ■

Laurie-Anne Antoine



Rhum blanc Carre bleue, Martinique

Carre bleue, Martinique



Ensemble et monde

L'abus d'alcool est dangereux pour la s

Canne Bleue, Le François

Clément

— R H U M —

Canne Bleue

*L'élégance naturelle des éléments,
capturée dans chaque goutte.*

Découvrez l'âme unique de la «canne bleue», une variété rare aux reflets bleus violacés, sélectionnée pour sa teneur en sucre abondante. Cette cuvée 2023, en édition limitée, se compose cette année de trois bouteilles, chacune habillée par un élément de la nature : l'air, la terre et la mer.

   @rhumclementmartinique

à consommer avec modération

santé. À consommer avec modération

From Power Canne Bleue Power Presence



MARINE CALMET

DROITS DE LA NATURE

À 35 ans, la juriste Marine Calmet a fait des droits de la nature son cheval de bataille. En Guyane, elle a noué des liens étroits avec les peuples autochtones, qu'elle a défendus dans leur combat contre le projet minier Montagne d'or.

C'est à plus de 7 000 kilomètres des terres amazoniennes que Marine Calmet nous reçoit. Les pieds à Paris, l'esprit en Guyane. Ce territoire qu'elle a découvert par hasard, pour lequel elle s'est prise de passion et qu'elle a quelque part adopté. Pourtant, rien ne prédestinait la juriste à défendre les peuples autochtones face à un gigantesque projet minier de l'autre côté de l'Atlantique. « L'injustice est mon moteur. Lorsque j'ai commencé à étudier le droit pénal de l'environnement, je voulais comprendre les comportements vis-à-vis de la nature, qui sont des violences extrêmement graves sur le vivant, des destructions massives qu'on considère comme parfaitement légales et qui ne choquent personne. »

GARDIENNE

En 2017, après deux mois d'une crise sociale sans précédent qui a secoué le département, la jeune diplômée rencontre, à Paris, « deux leaders autochtones importants », Alexis Tchouka et Christophe Pierre. Nous sommes alors au tout début du projet minier Montagne d'or. « Ça a été un choc de découvrir que leur avenir ne leur appartenait pas », se souvient-elle. Elle se laisse embarquer pour une première immersion et sillonne la Guyane durant quatre mois. « J'ai découvert ce qu'est le droit autochtone, que j'ignorais, l'histoire de chaque village construit

avec son peuple, ses mythes fondateurs et son régime juridique. Le droit coutumier autochtone est vraiment pensé pour protéger le groupe mais aussi le milieu dans lequel est le groupe. Or, dans ce projet, l'État français a considéré que c'était terra nullius, une terre qui n'appartient à personne, et donc qu'on pouvait la prendre et la déclarer juridiquement française. » Les prémices de son combat militant démarrent ici. Avec cette question qui la taraude : Que donne-t-on à ces peuples en contrepartie de leur terre et de l'exploitation de ses richesses ? « En tant que juriste, ma mission c'est d'informer les gens correctement. Je me sens responsable maintenant que j'y suis allée et je n'arriverai pas à m'en défaire. »

Projet pétrolier, orpaillage illégal, dépestage du mercure dans les cheveux, centrale de biomasse... Les actions menées par Marine et ses équipes locales de Maïouri nature Guyane amènent à de nombreux recours. Leur ligne de mire : les droits de la nature et récemment ceux du fleuve Maroni, qu'elle juge « invisibilisés par les structures politiques ».

Celle qui se définit comme une gardienne pour son « rôle de défense » et sa « fonction de tuteur » explique désormais avoir « un lien d'amour et d'empathie pour le milieu », au même titre que son jeune fils, qu'elle emmène tous les ans, à chaque voyage. ■

Anne-Laure Labenne



Margo Traimond

MÈRE-VEILLEUSE

Margo Traimond est éthologue et directrice animalière du zoo-refuge de Guyane. Encore peu répandue en France, l'éthologie appliquée, qui vise à comprendre le comportement des animaux en interaction avec l'homme, est essentielle à la préservation des espèces.

Après avoir grandi en Guyane, au contact de la nature, Margo n'avait qu'un seul rêve : y revenir pour travailler au zoo. Comme vétérinaire ? « Trop compliqué. Et puis, au cours de mon cursus universitaire en biologie et génétique, j'ai découvert que, contrairement aux vétos, les éthologues sont appréciés des animaux ! » Alors qu'on lui déconseille de se spécialiser en éthologie appliquée, car peu de débouchés, Margo persévère et, dans le cadre de son mémoire de fin d'études sur la reproduction des kwatas (1), décroche un stage au zoo de Guadeloupe (même groupe que le parc de Guyane, NDLR). « Là-bas, j'en ai fait des tonnes pour montrer ce dont j'étais capable. Je suis allée dans le dur, dès le début, en me confrontant aux jaguars. » La jeune femme fait ses preuves puis rejoint, en 2018, le zoo-refuge de Guyane et le centre de soins attendant, SOS Faune sauvage.

CONNAÎTRE POUR MIEUX PROTÉGER

Les zoos français sont encore rares à employer des éthologues. Reconnue en recherche fondamentale, la discipline est cependant appelée à se développer dans sa version appliquée. « Des structures comme l'Association française des parcs zoologiques (AFdPZ) et l'Association européenne des zoos et aquariums (EAZA) sont garantes de la qualité d'hébergement des

parcs qui ont l'obligation aujourd'hui d'avoir un référent bien-être. »

La mission de Margo mêle observation scientifique, pédagogie et soins. Passionnée, elle ne ménage pas sa peine pour nouer des liens avec les animaux. « La connaissance des comportements d'une espèce permet de mieux la protéger mais la formation seule ne suffit pas, j'apprends tous les jours. » Au sein du parc animalier de 12 hectares, elle aide les individus à s'adapter, à gérer les conflits, les prépare aux interventions médicales, aux transferts, etc.

Au centre de soins, elle s'occupe, épaulée par son équipe, des animaux recueillis avec l'objectif de les réintroduire dans leur milieu naturel. Certains sont orphelins, beaucoup sont amenés par des particuliers, d'autres ont été victimes d'accidents. Pour veiller sur ses « bébés », comme elle les appelle, Margo habite à proximité immédiate du site. « Le zoo, c'est toute ma vie, je ne me vois pas ailleurs. »

La directrice animalière évoque, les larmes aux yeux, le souvenir de Willy, un jeune singe hurleur qui a succombé, dans ses bras, à une embolie graisseuse. « Je n'oublierai jamais son regard paniqué... » Mais il y a aussi des victoires qui confortent Margo dans l'utilité de son rôle. La plus belle de toutes est sans doute la tentative de sauvetage de loutres géantes âgées de dix jours. « Dans notre réseau, personne n'en avait jamais élevé. C'était un vrai défi. Sur quatre, seule Hermine a survécu. À un an et trois mois, je l'ai accompagnée rejoindre un mâle dans un zoo en Allemagne. Ses futurs petits vont participer à un programme de réintroduction de la loutre géante en Argentine. » Une fierté pour le zoo mais aussi pour tous les acteurs environnementaux du territoire. « Même avec peu de moyens, le savoir-faire animalier est grand en Guyane ! » ■

(1) Singes atèles également appelés singes araignées

Adeline Louault





L'HOMME DE L'ANNÉE

« Les deux choses les plus importantes n'apparaissent pas au bilan de l'entreprise : sa réputation et ses hommes. » Ces mots, Crystelle Dib-Pitrolle les emprunte à Henry Ford. Car, tout comme lui, dans ses projets voire dans ses choix, l'humain reste toujours au cœur de ses priorités.

VÉTÉRINAIRE OU PSYCHOLOGUE ?

La petite fille de six ans que vous voyez bouder dans un coin, c'est Crystelle. À son petit âge, elle rêve d'une ferme remplie d'animaux à chérir : des hamsters, des chiens, des oiseaux, des poules... Mais quand sa grand-mère lui refuse ce premier « établissement », elle n'obtient qu'un portemanteau en forme de lapin pour se consoler. En revanche, quelques années plus tard, ce mauvais souvenir laisse place à une nouvelle vocation : comprendre et aider l'humain. Devenue jeune adulte, fraîchement diplômée en sciences humaines, elle se laisse tenter par un job d'été en ressources humaines en attendant d'intégrer une licence en psychologie sociale. Ce qui, initialement, ne devait durer que deux mois, finit par se présenter à elle comme une révélation : le management l'appelle ! Ni une, ni deux, pendant son année de licence, elle passe un concours passerelle et intègre une école de commerce. Elle se professionnalise alors dans la gestion des entreprises, une formation dans laquelle elle mêle les interactions humaines aux dynamiques collectives.

SOCIAL OU MANAGEMENT ?

« Pourquoi choisir ? », vous répondra-t-elle avec un sourire malicieux. Si aujourd'hui elle a trouvé le métier qui lui permet de se sentir vraiment utile, ça n'a pas toujours été une évidence. « J'ai commencé dans la presse magazine, puis dans la grande distribution comme contrôleuse de gestion. C'était formateur, mais disons que ça manquait de sens à mes yeux. » Sur ces mots, un nouveau challenge est lancé. D'abord chargée de mission chez un bailleur social, elle monte rapidement en compétences pour devenir directrice des services client. Pendant plus de dix ans, elle relève des défis complexes : réorganiser, innover et, surtout, créer de la cohésion au sein des équipes. Tout ceci, Crystelle le coordonne avec enthousiasme, sans se douter une seule seconde que quelques années plus tard, elle découvrira la Guyane. Un territoire qui marquera, en 2025, le début d'une nouvelle aventure à la tête de la Siguy Simko.

DIRECTRICE OU FEMME ?

Pour Crystelle, 1 + 1 fait bien 3. C'est ainsi qu'elle résume la force du travail collaboratif. Et à la tête de deux entités majeures du logement social en Guyane, elle en connaît l'importance. Depuis le 1er janvier, elle relève un défi ambitieux : avec du patrimoine présent dans 22 communes et près de 280 collaborateurs à superviser, il s'agit de répondre à des besoins de plus en plus diversifiés en matière de logements et d'infrastructures. Son plan est clair : « On ne souhaite pas construire que des bâtiments, mais bien créer de véritables foyers pour les familles guyanaises. Un logement, ce n'est pas qu'un toit, c'est un droit fondamental, une clé pour un cadre de vie meilleur. » Après 40 ans d'existence, ce sont des dizaines de milliers de familles qui ont été logées grâce à la SIGUY SIMKO. « Notre mission est d'intérêt général », ajoute-t-elle, « et cela passe par porter la voix de ceux qui sont satisfaits de nos services, comme de ceux qui nous poussent à aller plus loin. »

SIMPLEMENT CRYSTELLE

À 45 ans, mariée et maman d'un garçon, la nouvelle directrice générale de la Siguy Simko ne s'oublie pas pour autant. La journée terminée, elle aime à trouver refuge dans son "sas de décompression" (sa voiture). Elle y passe un coup de fil à sa mère, puis ce sera au tour de la musique de l'accompagner : rythmes de la Martinique, reggae, pop anglaise ou variété française. Le choix est divers. Puis viennent les moments où elle savoure le charme du rien faire, où elle se laisse inspirer par Simone Veil, Maryse Condé et Christiane Taubira. Qui sait, peut-être, à l'image de cette dernière pour le GQ France en 2018, elle aura aussi droit au titre de "L'Homme de l'année".



Shirley Jean-Charles

DES PODIUMS AUX CHAMPS

Mannequin, chargée de communication, agricultrice, formatrice, Shirley Jean-Charles a suivi un parcours aussi riche qu'atypique. En talons aiguilles ou en bottes de travail, elle revendique sa liberté. « Je ne me fixe pas de limites, j'essaie de faire ce dont j'ai envie. »

DÉFILER

Shirley Jean-Charles est étudiante en commerce et communication à Paris quand elle se fait repérer dans le métro par un recruteur de mannequins. Elle défile pour Paco Rabanne, Yves Saint-Laurent, Jean-Paul Gaultier et d'autres grands noms de la haute couture pendant dix ans tout en travaillant parallèlement chez Schneider Electric puis au CNRS en tant que chargée de communication. « J'ai compris très vite que le monde de la mode était casse-gueule, je ne m'y suis donc pas investie à 200 %. Le fait de ne pas prendre au sérieux le métier m'a préservée. Mais j'ai longtemps eu du mal à me fixer, à fiabiliser les amis, à nouer des relations qui ne soient pas liées à mon physique. » Aujourd'hui, même si elle s'en est éloignée, la mode fait toujours partie de sa vie. Après avoir co-fondé une école de talents en Guyane en 2018, Ikônz Management, fermée depuis à cause du Covid, elle a créé l'agence de placement parisienne Ikônz Models Agency, dont elle a confié les rênes à sa fille.

CULTIVER

Il y a quelques années, Shirley rentre en Guyane pour se rapprocher des siens et se lancer un nouveau défi : exploiter la parcelle familiale de douze hectares à Matiti. « Comme tout Créole, mes parents faisaient de l'agriculture vivrière, le travail de la terre est inné chez nous. » Elle reprend ses études et obtient un

brevet professionnel de responsable d'entreprise agricole au campus Amazonia, à Macouria. Engagée dans une démarche agroécologique, la Ferme du singe rouge (dénommée ainsi car les singes hurleurs sont nombreux dans les environs) cultive des fruits, des légumes et se lance dans les légumineuses et les plantes aromatiques. Le tout, certifié bio. Communauté web, restaurants, snacks, grossistes, Shirley utilise tous les canaux de commercialisation pour faire connaître et vendre ses produits.

FORMER

Le Singe rouge n'est pas qu'une ferme, c'est également un tiers lieu agri-culturel. « Le concept comprend un volet transmission des savoirs et un volet art, culture et bien-être. » Titulaire du titre de formatrice professionnelle d'adultes dans le domaine agricole, Shirley a noué un partenariat avec le lycée agricole pour recevoir des stagiaires en formation. Mais elle reçoit aussi des scolaires, des personnes en situation de handicap, des jeunes fragilisés par la vie. L'objectif est de les reconnecter à la nature et les « réencrer à eux-mêmes », via des ateliers pratiques : transformation de la canne à sucre en jus, semis de salades, etc.

ACCUEILLIR

Sur le site de son exploitation, Shirley a défini des sentiers de balades, des espaces de repos, des parcours sensoriels. « J'ai voulu créer un lieu esthétique et épanouissant qui pourrait inspirer les artistes, apaiser les personnes en manque de nature mais aussi accueillir des tournages, des défilés de mode et des événements privés. » À 47 ans, malgré ses multiples casquettes, l'ancienne mannequin apparaît sereine et confiante en l'avenir. « Je ne me considère pas du tout en reconversion, je poursuis simplement mon chemin de vie, motivée par l'envie de faire des choses utiles. » ■

Guylène Constable

UNE VIE À FERMENTER DES RÊVES

Nous sommes mercredi matin et 11 heures sonnent à l'horloge de la Brasserie de l'Ouest Guyanais. Au centre de ce tableau aux allures belges, une femme attire le regard. Professeure le reste du temps, Guylène Constable vit ici pleinement son amour pour la bière.

1 - LA MOUTURE

Comme le malt qui dévoile sa richesse à la mouture, Guylène explore les mille facettes de son caractère. Photographe au grain fin, infographiste surfant sur l'ère digitale, rédactrice pour un journal web, puis formatrice... Ce bout de femme ne manque jamais d'opportunités de s'épanouir dans les différents aspects de sa vie. Là où l'on voit un agenda surbooké, Guylène trouve encore du temps à consacrer au judo, au handball ou encore au golf, que ce soit sur le terrain ou en dehors, en tant qu'entraîneuse.

2 - LE BRASSAGE

Les femmes comme elle, en Guyane comme aux Antilles, sont rares. Voire exceptionnelles. Dans un métier souvent perçu comme étant masculin, elle ose ce que peu imaginent : créer une brasserie 100 % guyanaise, valoriser des saveurs choisies par ses consommateurs, ramener un bout de Belgique en Guyane avec la création d'un pub, projeter d'exporter ses bières au Japon et au Brésil... En brassant le tout, Guylène obtient un liquide ambré et sucré qu'elle appelle moût.

3 - LA FERMENTATION

Prenez un environnement propice et versez une généreuse dose de patience. Ajoutez un bon litre de persévérance et laissez infuser avec une pincée de créativité. Laissez reposer. Les premières bulles d'inspiration ne tarderont pas à émerger, petites et légères au début, puis de plus en plus intenses au fil du temps. Cette recette, Guylène la suit à la lettre. Que ce soit pour relever des défis de taille, comme présenter ses créations au prestigieux FoodEx au Japon, jongler avec les exigences physiques de son métier. Ou savourer des instants plus tendres, entre des voyages au Suriname et des moments de détente dans le confort de son lit, du jazz dans les oreilles. Elle se recentre, se recharge et à l'instar de ses bières qui fermentent naturellement sans CO₂, Guylène façonne son caractère sans artifices : brut, sincère, et toujours authentique.

4 - L'EMBOUTEILLAGE

Une bonne bière mérite une bonne bouteille pour préserver sa saveur et, parfois même, l'enrichir. Pour Guylène, ce sont ses valeurs qui jouent ce rôle. Soumise à une éducation rigoureuse et entourée de sa famille et de son réseau, elle connaît l'importance de la présence de ceux qui comptent pour elle et qui la soutiennent. Si ses parents n'ont pas eu la chance de voir son projet naître, ses oncles et tantes l'ont toujours poussée à aller plus loin.

5 - LA DÉGUSTATION

Moment tant attendu, où l'on prend le temps de savourer et d'identifier les saveurs. On pourrait presque le qualifier de sacré, car fugace mais infiniment agréable. Une bière fraîche au bord d'une crique, en famille ou entre amis : qui pourrait y résister ? Certainement pas Guylène. À sa liste, elle ajouterait volontiers le carnaval, qu'il soit en Guyane ou à Montpellier, pour varier les plaisirs. Épicurienne dans l'âme et intuitive, elle saisit sa chance autant de fois que possible et ce qu'elle a voulu accomplir, elle l'a fait. ■

Laurie-Anne Antoine



DES FEMMES ENGAGÉES POUR L'AVENIR DE LA GUYANE

Le Conseil Economique Social Environnemental de la Culture et de l'Education de Guyane (CESECEG) est une assemblée collégiale et consultative. Apolitique, elle met son expertise au service de la Collectivité Territoriale de Guyane et de la population à travers des analyses prospectives et des préconisations, afin de contribuer à la mise en œuvre de politiques pertinentes. Aux côtés d'Ariane Fleurival, la présidente, des femmes talentueuses démontrent au quotidien leur force de travail et leur engagement en faveur du développement de la Guyane.

« Apporter des changements positifs »

Enseignante, sénatrice Jeune Chambre Internationale de Cayenne, secrétaire générale de l'association Mégamazonie (qui organise les Lindor de la Musique) et présidente de commission au CESECEG, **Janie Cesto**, 37 ans, est une hyperactive qui veut contribuer à « apporter des changements positifs au sein de sa communauté ». « Mes parents ont toujours été des personnes engagées, ils m'ont éduquée à la citoyenneté active. J'ai d'ailleurs été membre du Leo club, le Lions club des 12-18 ans ! » Nommée au CESECE en 2018 en tant que représentante de la JCI, elle a longtemps été la plus jeune conseillère de l'assemblée. Ce qui ne l'a pas empêchée, même enceinte, d'assumer son mandat avec dynamisme et sérieux. « Le CESECE est comme un grand laboratoire d'idées. Dans un territoire qui manque de prospective, nous apportons une expertise, une réflexion nouvelle. Comme nous ne sommes pas partisans, nous avons ce recul que les acteurs politiques n'ont pas toujours. » Après avoir dirigé un groupe de travail sur le tourisme en Guyane, au lendemain du Covid, elle préside actuellement la commission coopération, immigration et Union européenne. Parmi ses axes de travail, la COP 30 et une étude sur la mobilité des jeunes avec l'objectif



© Mathieu Delmer

d'impulser un Erasmus sur la zone Amazonie-Caraïbes. Passionnée par ses missions, la jeune femme livre un retour d'expérience tranché. « Je remarque qu'il y a, en Guyane, un foisonnement d'initiatives, un grand nombre d'actions menées, de démarches amorcées. Mais c'est hélas desservi par un manque de structuration. Le chef de filât n'est pas assuré. » Janie Cesto regrette que les décideurs ne s'approprient pas davantage les travaux du CESECE dans une démarche de co-construction. « Si, sur le plan du tourisme notamment, les choses commencent à bouger, sur d'autres aspects, c'est plus lent. Nous devons continuer à capitaliser sur nos études et travailler à les faire connaître. »

« Préparer notre jeunesse à prendre les rênes »

Originaire de Saint-Laurent-du-Maroni, **Marthe Panelle-Karam** découvre la sociologie et la communication politique au cours de ses études à Bordeaux. Ses parents l'ont poussée à partir en espérant qu'elle ferait carrière dans l'Hexagone mais la benjamine de la famille ne rêve que de revenir au pays. « J'ai compris que je pourrai rendre ce que j'avais reçu, apporter ma pierre à l'édifice en trouvant comment améliorer l'image de la Guyane à travers toutes ses potentialités. » Après avoir œuvré pendant 16 ans à la communication de la Région Guyane, elle intègre le CESER (aujourd'hui CESECE) comme cheffe de cabinet en 2012 puis déléguée en 2019. Depuis 2024, elle en est la directrice. Son poste conjugue des fonctions de management et de stratégie.

« Depuis le début, ma mission est un challenge. Nous avons vécu la mise en place de la Collectivité territoriale puis la fusion entre le Conseil Économique Social Environnemental Régional (CESER) et le Conseil de la Culture de l'Éducation et de l'Environnement (CCEE). Tout était à construire. Avec la confiance de Jean-Pierre Constantin, l'ancien président, puis d'Ariane Fleurival, nous avons su faire évoluer l'instance institutionnellement, l'adapter au territoire et la rendre efficiente. » L'ambition de la nouvelle mandature est désormais de permettre à la génération future de croire au développement de la Guyane. « La jeunesse est une richesse. Il faut la préparer à prendre les rênes. » En marge de son métier, Marthe Panelle-Karam accompagne des initiatives et projets émanant de personnes qui débutent dans les études ou la vie professionnelle.



©Mathieu Delmer

« C'est important de transmettre, notamment aux jeunes filles qui n'ont pas conscience de leurs capacités. Il faut les aider à se révéler. » Malgré un rythme effréné, celle qui est aussi **1^{re} maire-adjointe de Cayenne – déléguée à la culture, à la coopération et au patrimoine** – et 1^{ère} Vice-Présidente déléguée Outre-Mer à l'Association Nationale des Directeurs des Ceser (ADCESER), trouve le temps de se défouler chaque semaine avec son club cycliste, les « Tontons et taties flingueurs ». « Je découvre mon territoire autrement et je participe, avec l'association, à des actions solidaires et philanthropiques. C'est ma bouffée d'oxygène ! »

Sabrina Vincent

PLAISIR CULINAIRE PARTAGÉ

« C'est ma mère
qui m'a transmis cette passion
et ce plaisir de cuisiner.

À mon tour,
avec le blog culinaire Ti Molokoy,
je suis dans cette idée
de partage. »



Rencontre en vidéo



FEMMES D'ESPACE

Au Centre Spatial Guyanais, nombreuses sont les femmes à occuper des postes à hautes responsabilités. Parmi elles, Aimée Cippe, qui fut la première directrice des opérations de l'histoire du port spatial européen, et Monia Zamor, cheffe du service communication, ont respectivement 25 et 29 ans de maison. Une longévité qu'elles considèrent avec reconnaissance et fierté.

Monia Zamor

Recrutée en 1996 comme assistante relations publiques, Monia Zamor est aujourd'hui la dynamique cheffe du service communication du CSG. « L'entreprise m'a permis d'évoluer : je me suis perfectionnée, suis passée de l'exécution à la réflexion et l'analyse ; il n'y a rien de plus passionnant que d'imaginer et de mettre en place des actions qui ont du sens. » Sa mission ? Valoriser l'image de la base, notamment auprès des Guyanais. « La population ressent un mélange de fierté et de défiance par rapport à cette industrie florissante qui contribue à faire connaître le territoire mais ne lui profite pas directement. » Monia et ses douze collaboratrices se démènent pour créer des événements inclusifs à l'image de la première édition de la Fête de l'espace, en 2023, dont le but était de désacraliser le Centre spatial tout en faisant rêver les visiteurs. « Pendant trois jours, nous avons ouvert l'établissement aux habitants qui nous ont rejoints via des navettes gratuites au départ des principales communes. » En attendant la seconde édition, en octobre prochain, Monia ne chôme pas. Parmi les projets phares orchestrés par son service, elle est particulièrement fière du nouveau musée de l'espace, Guyaspace Expérience, qui met davantage en relief l'histoire du spatial en Guyane. Autre succès populaire à son initiative : un quizz télé pour fêter les 60 ans du CSG et célébrer l'arrivée d'Ariane 6. Baptisé « Guyane, l'odyssée de l'espace 2024 », ce programme inédit, décliné en 22 émissions, a été tourné au musée et diffusé en novembre sur Guyane 1ère. « J'essaie en permanence d'améliorer notre mission mais je suis loin d'avoir fait le tour. Je puise l'énergie dans un cerveau en ébullition permanente. »





© Mathieu Delmer

Aimée Cippe

Chimiste de formation, Aimée Cippe intègre le CSG à l'issue de ses études. D'abord ingénieure au service sauvegarde et environnement, elle est nommée responsable du laboratoire Physique/Chimie et adjointe au directeur des opérations (DDO) avant d'être titularisée sur le poste en 2010. Elle devient alors la première femme — et la première Guyanaise — à occuper cette fonction prestigieuse. « Le DDO est le chef d'orchestre du centre de contrôle. Il coordonne les opérations en chronologie de lancement, depuis la préparation de l'arrivée des satellites jusqu'au décompte final. » Le 21 septembre 2011, à 37 ans, Aimée est aux commandes du vol 204 d'Ariane. Pendant trois ans, à chaque tir, on entendra sa voix résonner au micro de la salle Jupiter. « Ce fut une aventure exaltante, avec beaucoup de challenges. J'arrivais dans un milieu d'hommes expérimentés, il fallait un beau mental pour faire face. »

Aujourd'hui, chargée de mission innovation et préparation du futur, elle entreprend les études de faisabilité des projets qui configureront la base spatiale de demain, soit un site flexible, numérique et respectueux de l'environnement. Elle gère des dossiers atypiques comme la mise en œuvre de la piste d'atterrissage de la mini-navette Space Rider. Maman d'une petite Anaïs, elle a été décorée de la légion d'honneur en 2022 mais reste humble. « Quand j'ai été embauchée, on m'a dit : "Bienvenue, tu es ici pour 40 ans !" Je n'y croyais pas mais cela fait déjà 25 ans. J'ai eu de la chance, j'ai su saisir les opportunités quand elles se sont présentées. » À sa fille comme aux lycéennes qu'elle rencontre, elle assure qu'il faut croire en ses rêves et ne jamais baisser les bras. « Je suis fière d'avoir ouvert la voie. Au Centre spatial, les femmes sont de plus en plus nombreuses à rayonner, à l'image de Tamara Tezzele, l'actuelle DDO, Marie-José Gauthier, déléguée Espace pour la Guyane, ou encore Aurélie Ezozio, manager qualité. »

Carol Ostorero

FAMILY BUSINESS

À 63 ans, Carol Ostorero est à la tête de plus d'une vingtaine d'entreprises dans les secteurs de la mine, du BTP, de l'agriculture et de la forêt.

Ses points forts ? Une grande pugnacité, un tempérament visionnaire et une étroite cohésion familiale.

Originaire de Savoie, Carol Ostorero a longtemps vécu au Brésil où des opportunités professionnelles avaient mené son père. Bac en poche, elle travaille pour L'Oréal puis au service achats d'entreprises minières situées au nord du pays. « Le Brésil a forgé mon caractère combatif. À cause de la corruption, il fallait être toujours en alerte, décrypter des codes de conduite inconnus des Européens, louvoyer pour accéder aux bonnes portes, surmonter les obstacles... » Une expérience qui lui apprend à n'avoir peur de rien, à ne jamais douter.

Dans les années 1990, lasse de l'insécurité qui y règne, la famille Ostorero migre en Guyane où le père, Gérard, rachète la mine aurifère Espérance, près de la commune d'Apatou. Carol fonde alors sa première société, Machdeal, avec l'objectif de relancer l'industrie minière en lui fournissant des engins, des équipements et des outillages. Elle se diversifie en alimentant également d'autres secteurs de production guyanais (BTP, agriculture...). Dans le sillage de Machdeal, naîtront de multiples entreprises dont une société de réparation et de maintenance, une structure de transport aérien par hélicoptère et une enseigne de construction et d'aménagement d'espaces modulaires.

Les deux frères de Carol et les enfants sont tous investis dans ce vaste empire qui emploie plus de

120 personnes. « Là encore, cela vient de notre vie au Brésil : on ne maîtrisait pas la langue, ni la culture. Il a fallu s'adapter. Cela a consolidé la cellule familiale. Chez nous, on ne se fâche pas, il n'y a pas de temps pour ça. »

AUTODIDACTE

L'entrepreneuse a appris l'aspect technique de son métier auprès de son père. Les moteurs, les rouages, les pistons et autres mécanismes n'ont pas de secrets pour elle. Cette expertise acquise sur le terrain lui a permis de clouer le bec à ceux qui doutaient de ses capacités parce qu'elle était une femme. Sur la partie administrative et financière, elle s'est formée seule. « Je ne connaissais rien aux règles françaises alors j'ai avalé les différents codes, douanes, impôts, afin d'avoir les compétences requises pour entreprendre. Le reste, c'est la vie qui nous l'apprend. » Son credo, être toujours à la pointe, avoir toujours une longueur d'avance. Un esprit conquérant et aventurier qu'elle dit tenir de son père, véritable mentor. « Dans un secteur comme l'achat et l'import-export, il faut rester en mouvement sinon l'entreprise se referme sur elle-même. »

Au-delà de la réussite personnelle et familiale, la dirigeante confie œuvrer avant tout pour le développement de sa terre d'adoption. « Je voudrais que notre territoire puisse respirer, produire, donner des emplois à ses enfants. » Pour Carol Ostorero, la solution réside dans l'industrialisation sur la base des nombreuses ressources naturelles dont dispose la Guyane. « L'or est une de nos richesses et constitue une source de développement sûre et rapide. Quoi qu'on en dise, son exploitation n'est pas incompatible avec le respect de l'environnement. Il est indispensable de parvenir à concilier les deux enjeux pour assurer l'avenir de notre territoire et de ses habitants. » ■

Adeline Louault



L'EMPLOI AU FÉMININ PLURIEL



©Mathieu Delmer

Regina Pamphile et Bernadette Romian dirigent Job Intérim, une agence de recrutement et de placement du personnel déclinée aujourd'hui en sept structures, dont deux aux Antilles. Leurs atouts ? La complicité, la réactivité et une relation clients fondée sur la proximité.

Elles se sont connues pendant leurs études de commerce à Cayenne et, après quelques expériences professionnelles en tant que salariées, ont décidé « d'ouvrir leurs ailes » en créant leur propre entreprise en 2010. Amies proches et associées, Régina Pamphile et Bernadette Romian unissent leurs compétences et leurs différences pour accompagner candidats et entreprises dans leurs projets de carrières et de développement. « Bernadette est l'eau, je suis le feu. On se complète parfaitement que ce soit dans l'encadrement ou dans la relation clients. C'est ce qui fait notre force », explique Régina.

Grâce à une veille permanente et à un large réseau, Job Intérim est en mesure de répondre aux besoins de recrutement dans tout secteur : bâtiment, industrie, transport, travaux publics, commerce, tourisme, restauration. Au fil des années, l'agence guyanaise a évolué pour devenir un véritable groupe. Présente à Cayenne, Kourou et Saint-Laurent-du-Maroni, l'enseigne s'est installée en Guadeloupe en

2020 et en Martinique en 2024. 2024 a vu également l'acquisition de nouveaux locaux à Cayenne. Spacieux et accueillants, ils abritent, sur 300 m², une agence d'intérim mais aussi, et c'est une nouveauté, une agence d'insertion dédiée aux publics éloignés de l'emploi. « L'agence d'insertion dispose d'un bureau et d'un accès distincts, pour plus de discrétion et d'intimité car les personnes en situation précaire requièrent un accompagnement approfondi. »

ACCOMPAGNEMENT PERSONNALISÉ

Job intérim, ce sont aussi vingt-cinq collaboratrices ou « jobettes » comme elles ont l'habitude de se surnommer. Une composition exclusivement féminine assumée par les dirigeantes. « Nous travaillons dans un milieu dominé à 70 % par les hommes, que ce soit nos clients ou nos intérimaires. Le fait d'être face à des femmes rétablit un certain équilibre et contribue à mettre nos interlocuteurs à l'aise », assure Bernadette. Quant à l'ambiance dans l'open space, elle est familiale, empreinte de camaraderie et de solidarité. Les dirigeantes veillent de près au

maintien de cette atmosphère positive qui garantit la motivation et le bien-être au travail des membres de l'équipe. « Quand vous passez sept heures ensemble, la bonne entente est une priorité. S'il y a parfois des frictions, on fait en sorte de débloquer rapidement la situation. » Proches de leurs collaboratrices, les dirigeantes le sont aussi de leurs clients. Elles confient accorder une grande importance à l'aspect humain des relations. La disponibilité et proximité font partie de l'ADN de Job Intérim. « La confiance mutuelle que nous nous efforçons d'établir avec les entreprises et les candidats nous aide à mieux les connaître, à cerner précisément leurs attentes et à être encore plus réactives sur leurs dossiers. » Cet accompagnement personnalisé leur permet de fidéliser les groupes nationaux, les mairies, les collectivités, les entreprises privées (PME, TPE) qui font appel à leurs services. Quand on les interroge sur ce qui les anime au quotidien, elles répondent de concert : « La passion du métier ! Les situations, les profils sont tout le temps différents, on ne s'ennuie jamais ! »

Murielle Zaou

LA PASSION EN HÉRITAGE

Curieuse et hyperactive — elle gère quatre entreprises —
Murielle Zaou est la fondatrice de Yana Farm, une huilerie
traditionnelle située à Montsinéry.

TOUT COMMENCE AVEC UN HERBIER...

D'aussi loin qu'elle se souvienne, Murielle a toujours eu un lien intime avec la nature. À six ans, elle suivait déjà sa grand-mère à la trace, récupérant chaque feuille tombée pour la coller dans son cahier, curieuse d'en connaître l'usage. Un an plus tard, elle apprenait l'extraction des huiles de palmiers aux côtés de son autre grand-mère qui, elle, les vendait au marché. De la connaissance des plantes médicinales au savoir-faire traditionnel, ces deux héritages reposent encore aujourd'hui dans son précieux herbier. Qui lui sert aussi, à certains moments, de véritable recueil de remèdes.

POUR FAIRE PASSER LE TEMPS...

Récolter du maripa, du patawa ou du comou demande jusqu'à douze ans de patience. Alors, en attendant, Murielle a cultivé d'autres talents : chant, peinture, calligraphie, photo... Pendant 17 ans, elle s'est créé de nouvelles passions, a peaufiné son projet de huilerie en secret sans oublier la raison de tous ses efforts : révéler au monde les trésors végétaux de la Guyane. Poussée par sa soif de découverte, elle a aussi voyagé au Brésil, au Guyana, en Europe et en Asie pour explorer les savoirs et les traditions.

PUIS VIENT L'ENVOI...

Elle a grandi entre les fourneaux, aux côtés de son père chef cuisinier. C'est donc tout naturellement que Murielle suit un BTS hôtellerie-restauration, avant d'intégrer l'une des plus grandes écoles parisiennes dans le domaine. Elle est avide d'apprendre : anglais, droit, administration publique... Sa curiosité l'incite à acquérir de nouvelles compétences, persuadée qu'elles pourront lui servir. Malgré tout, le froid et l'éloignement la ramènent à l'évidence : sa place est en Guyane. Elle rejoint donc les siens et tombe sous le charme d'un terrain, qu'elle utilisera plus tard pour la plantation de ses premiers palmiers rares.

ET AUJOURD'HUI ?

Comme beaucoup de Guyanais, Murielle est le reflet d'un beau métissage, avec des origines asiatiques, indiennes, antillaises et amérindiennes. Ce mélange de cultures nourrit son approche du bien-être holistique, de l'assiette à la peau, et vient même parfois compléter son inspiration. Déjà adoptés en Suisse et en Chine, ses produits séduisent une large cible qu'elle espère aussi bientôt toucher à travers l'agrotourisme. ■

Laurie-Anne Antoine





Monique Blérald

REINE DES CARNAVALIERS

Monique Blérald est tombée toute petite dans la marmite du carnaval. Aujourd'hui, elle rêve de le voir inscrit, aux côtés du personnage emblématique du touloulou, au patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO.

MILITANTE

Monique Blérald a créé l'Observatoire régional du carnaval guyanais en 2014 dans le but de promouvoir l'événement et de défendre ses valeurs au-delà de nos frontières. « La Guyane est un des seuls territoires d'Outre-mer qui ne dispose pas de bien culturel inscrit à l'UNESCO. La Martinique y est avec la yole, la Guadeloupe avec le gwoka, la Réunion avec le maloya. » Après un premier échec en 2024, la présidente et ses compagnons d'aventure, carnavaliers, professeurs et autres passionnés, se remobilisent pour présenter une nouvelle candidature en 2027. L'association multiplie les animations dans l'Hexagone, à l'étranger, mais aussi sur le territoire grâce à une caravane qui vient à la rencontre des habitants de Guyane. « Il faut montrer que le carnaval n'est pas seulement festif, qu'il est aussi vecteur de développement économique et touristique. » Plus motivée que jamais, Monique milite pour davantage de solidarité populaire autour du projet et une adhésion plus forte de la part des acteurs politiques guyanais.

ENSEIGNANTE

Son engouement pour le carnaval et son folklore lui vient de sa mère, Rosange Blérald, figure de la tradition créole, de la musique et du théâtre en Guyane. « Mes trois sœurs et moi participions aux répétitions de danse et de musique avec maman. Elle nous emmenait voir les personnes âgées pour apprendre à attacher les coiffes, à composer des chansons mais aussi écouter leurs récits de

vie. » Aujourd'hui, Monique a fait de sa passion son métier. Professeure en cultures et langues régionales à l'Université de Guyane, elle enseigne la littérature orale (contes, chants, écrits divers) autour du carnaval, étudie les différences et les similitudes avec les autres carnivals et rédige des ouvrages sur la culture traditionnelle guyanaise. Son rôle ? « Transmettre aux générations futures les savoir-faire et le savoir-être qui découlent de cet événement mythique. »

RÉSISTANTE

Issu de l'esclavage, le carnaval guyanais est célèbre pour ses personnages symboliques qui témoignent de l'histoire du territoire. Qui ne connaît pas le plus fascinant d'entre eux, le touloulou, cette belle inconnue inventée pour caricaturer les épouses des maîtres de plantation ? « Séductrice et énigmatique, c'est la femme idéale et c'est elle qui a le pouvoir sur les hommes ! » Dans les années 1990 est apparu le tololo, son pendant masculin. Pour Monique Blérald, s'il est normal que le carnaval évolue pour répondre aux attentes de la jeunesse, les rites et codes d'origine ne doivent pas se perdre. « Face au tololo, la femme est chosifiée ! » L'universitaire déplore également que les festivités débutent désormais avant l'Épiphanie et perdurent au-delà du mercredi des Cendres, que les bals parés masqués se déroulent dès le milieu de semaine et plus seulement le week-end et que les groupes carnavalesques se produisent en toute saison. « L'aspect commercial prend de plus en plus de place au détriment de l'authenticité et de la spontanéité. Il faut résister à ces dérives. Avant de copier, de galvauder, efforçons-nous de comprendre et de valoriser ce qui fait notre identité. » ■

NOUVEAU

RIMÉD
By EW'AG

Le mag santé qui nous ressemble
arrive en avril 2025 !

Guadeloupe - Guyane - Martinique

Pour recevoir
le mag santé
en avant-première
scannez-moi





EW'AG[®]

remercie tous les sponsors
qui rendent possible
la réalisation du magazine
Portraits en Guyane.



8 MARS
JOURNÉE INTERNATIONALE
DES DROITS DES FEMMES



L'ÉGALITÉ,
UN ÉQUILIBRE À CONSTRUIRE
ENSEMBLE

